

## 20 juin

C'était comme si la honte devait lui survivre. Cette phrase de Kafka, celle qui clôt le *Procès* et celle de la lettre au père, je pourrais la faire mienne. La honte, je l'éprouve sans cesse en repensant à ce que j'ai fait. Tous mes actes passent par le crible de ma honte. Honte d'avoir succombé à la comédie humaine, d'avoir accepté de me soumettre au jugement d'autrui, d'avoir publié. Une fois encore la question revient : " Pourquoi ai-je publié ? ". Sans doute ailleurs, dans d'autres écrits, ai-je tenté de répondre à cette question, mais aujourd'hui je ne sais plus répondre. Pourquoi ai-je écrit ? Pourquoi, publiant mes mots, me jetant sous le regard critique des autres, me suis-je mis dans la situation où je me trouvais, à dix ou onze ans, quand mes parents me forçaient à jouer du piano devant quelque invité ? Crispé, j'accumulais les fausses notes et la honte montait en moi et, avec la honte, montait la haine pour l'autre qui m'avait vu me couvrir de ridicule. Dès cet âge-là, j'ai appris à *remâcher* ma honte. Or, cette situation se reproduit chaque fois que je publie un livre, accepte un entretien à la radio ou ailleurs, une lecture, ou, pire, une signature, bref une rencontre avec un public ; et cette situation je ne l'aime pas, mais je l'accepte par reconnaissance pour les petits éditeurs qui me publient, pour ne pas me couper complètement de la vie sociale, par faiblesse aussi, oui, par une faiblesse dont j'ai honte et qui me répugne, dans la mesure où elle perpétue ma honte. Paradoxalement, en même temps que cette honte, j'ai des bouffées d'orgueil agressif. De mépris destructeur. À l'acide de ce mépris, peu d'œuvres de mes contemporains résistent. Je ne respire plus que dans le

monde des grands morts. J'étouffe de la vulgarité et de l'incivilité rencontrées dans mon quotidien. Ma propre famille souvent me pèse. Si j'ai écrit, au fond, ce n'est pas pour communiquer, mais pour dresser une muraille virtuelle de mots entre moi et les autres. Une muraille derrière laquelle l'homme ordinaire que je suis aurait aimé disparaître, car c'est ainsi que je conçois l'écrivain : un homme que son écriture remplace. Malheureusement, rien de tel : l'écriture est marchandise, de plus en plus, et l'écrivain doit se montrer pour la vendre. Sous prétexte de la promouvoir, on la tue. Au lieu qu'elle soit cette quintessence invisible d'un être, elle devient l'estrade des grimaces mondaines de cet être vendant ses mots comme d'autres vendent des automobiles. Un livre ne vaut pas plus qu'une auto. Il se vend de la même manière. À coup de publicités vantant ses performances. Et l'auteur est la fille qui pose, jupe retroussée, assise sur le capot d'une voiture de luxe. Je n'ai rien à faire de ce monde. Je ne suis pas un vendeur. Je ne suis pas un pisseur de copie. Je suis, avec ses hauts et ses bas, ses doutes, ses multiples hontes, ses éclairs de jouissance, un écrivain. Rien de plus, rien de moins.

## **21 juin**

Aujourd'hui, j'ai 78 ans. V. m'a timidement souhaité un bon anniversaire car elle sait combien j'ai horreur de tout ce qui commémore. Et puis un anniversaire c'est un pas de plus vers la mort et je n'ai jamais compris que l'on en fit une fête. Un jour de deuil, à la rigueur, mais une fête ! Ou bien est-ce pour conjurer le mauvais sort, pour tendre un rideau de fumée devant l'inexorable ?

\*

Il souffle en ce moment un vent de bonté risible sur le monde. Au moment où l'avenir de la planète se joue, on ne s'est jamais autant préoccupé de l'avenir des petites bêtes au risque de détruire l'équilibre naturel. Les mémères triomphent. Les mêmes qui verraient crever sans sourciller, et même, in petto, avec soulagement, le SDF du coin, qui se préoccupent comme d'une guigne des peuples affamés, se transforment en *pasionaria* dès qu'on touche à leur chienchien ou à leur minou. Triomphe de la sensiblerie kitsch. Je ne sais pourquoi cela me fait venir à l'esprit l'exclamation de mépris de la princesse Eugénie devant les baigneuses de Courbet : Les Percheronnes ! Il est vrai que ces baigneuses musclées n'étaient, pour l'impératrice, que l'équivalent des chevaux de traits à la belle croupe sur lesquels on avait droit de vie et de mort. Quel rapport avec les mémères protectrices des animaux ? Le mépris pour l'homme rendu égal à l'animal avec pour conséquence qu'un jour on conduira cet homme animalisé, sans états d'âme, à l'abattoir.

Bon sang, je me sens aussi vil, en ce matin d'anniversaire, qu'un client du Café du Commerce. Qu'est-ce qui me prend ? Que signifie cette hargne matinale de vieux con ? Le monde est bas et après ? Je suis désespéré, et après ? Cela m'a permis d'écrire quelques lignes, et après ? Après, il y a cette envie de se casser la tête contre les murs, cette sécheresse intérieure, cette impuissance majuscule à changer quoi que ce soit, cette impression d'inutilité et le bruit inextinguible du temps qui s'accélère.

## 22 juin

Les jours dès demain vont commencer leur descente. Le temps va ronger leur lumière et la nuit gagnera imperceptiblement la guerre jusqu'au moment où, se retournant, les jours remonteront vers la lumière et la chaleur et puis tout de nouveau recommencera, et bientôt je ne serai plus là pour voir le jour et quelle importance ? Cette année nouvelle ajoutée à mon âge, je la porte sur le sommet des épaules. Plomb des chairs toujours lasses, toujours habitées par ce qu'on nomme d'un mot imparfait : la fatigue. Mot imparfait qu'on devrait mettre au pluriel, car il y a multitude de fatigues, comme, pour les eskimos, il y a multitudes de blancs. L'âge invente une nouvelle fatigue. Insidieuse, elle ronge la volonté d'agir, elle pousse à la désertion, à l'à quoi bon. On se dit : bataille perdue, et l'on baisse les bras. Puis on réagit, mais réagir devient de plus en plus difficile, demande de plus en plus de volonté. Bien sûr, je ne parle que pour moi. Puis-je prétendre que les autres ressentent ce que je ressens ? À chacun sa coquille de malaises. Un écrivain, habitué à s'observer, ressent-il plus que les autres son malaise, dans la mesure où ce malaise il le met en mots, et donc a tendance, cette mine à mots, à l'entretenir ?

Je ne pense pas : j'écris cela qui passe.

Les livres méprisés partent au fil du courant.

## 24 juin

Le blanc infini s'ouvre. Aucun repaire visible et l'immensité du silence glacé. Un grand fantôme translucide traverse soudain

l'espace en laissant derrière lui une inaudible traînée de voix défuntes.

\*

Le rythme d'une phrase aura toujours pour moi la primauté sur le sens.

## 25 juin

Ma vie, au fond, n'est plus qu'une errance de livre à livre. Le matin, je vais à la bibliothèque municipale, traîne devant les rayonnages, désirant avoir tout lu, mais, bien des fois, je repars sans rien prendre, incapable de choisir, retenu par une sorte d'à quoi bon. Puis je vais chez le petit libraire dont je suis client depuis des décennies, je bavarde avec lui, souvent lui achète un livre pour payer ma contribution à une activité en train de disparaître, et je reviens chez moi, en flânant, avec le sentiment que pour moi, à présent, toute aventure est finie. J'attends la fin, habité de peurs multiples. Je voudrais mourir d'un coup, devant ma table, évitant l'ignoble hôpital, mais pas trop tôt, malgré mon découragement, pour participer le plus longtemps possible à l'entretien des miens. J'attends, sans y croire, une de ces étincelles verbales comme j'en ai connu, mais rien ne vient et une glu de banalité paralyse toutes mes phrases.

## 26 juin

La poésie de Trakl, nocturne, même lorsqu'il parle du soleil, soleil vespéral qui allonge les ombres marbrées de bleus et de

jaunes, premières atteintes de la pourriture dans un monde où les femmes gravides portent des fœtus morts.

\*

Ma mère, à cent un ans, lucide, à quelques semaines de sa mort, me serrant la main et me disant : “ Ah, j’ai peur de mourir ! ”. Le même sang court en moi. Au centre de la poitrine, la présence d’une inquiétude de plus en plus difficile à distraire.

\*

Oui, je le sais, mes mots sont ceux d’un autre siècle, mais pourquoï voudrais-je singer les jeunes auteurs, vieille décatie vêtant sa maigreur d’une ridicule minijupe ?

\*

Ma conception de l’homme, forgée par la littérature antique, les grands classiques et les grands auteurs novateurs du vingtième siècle, tous encore peu ou prou nourris d’utopies et, même chez les plus révolutionnaires, mâtinés d’élitisme, est devenue obsolète en ces temps de triomphe de l’immédiat où l’avis des penseurs à long terme n’est plus qu’une poussière dans les coulisses du spectacle.

\*

Peu de poètes aussi “ picturaux ” que Trakl, aussi proches de la matière, de la composition, de la palette, de la touche, du

climat des peintres expressionnistes ses contemporains. Quand je lis ses poèmes, j'entre dans un tableau angoissant de Munch, de Nolde ou de Kirchner. Aucun poète, à mes yeux, dans cette fusion peinture poésie, ne peut lui être comparé.

### **27 juin**

Si les hommes bavardent tant, lorsqu'ils sont en groupe, c'est pour masquer leur angoisse, pour se faire croire qu'ils communiquent alors que, deux fois sur trois, il n'y a que simulacre de communication entre des masques. Je ne suis même pas sûr qu'agissant ainsi, ils apaisent leur angoisse. Sur le moment peut-être, mais après ? Pour peu que l'on ne soit pas trop stupide et que l'on repense à ce que l'on a dit, on se sent, la plupart du temps, traversé par une bouffée de honte devant la comédie jouée, devant le mensonge de nous-mêmes présenté aux autres. C'est, en tout cas, ce que j'éprouve toujours lorsque je reviens de quelque mondanité. Ai-je tort d'en faire une loi générale ?

### **28 juin**

La solitude matinale quand, dans la ville encore déserte, entre chiens et loups, les feux inutiles clignotent au carrefour. On pourrait croire, à lire cette phrase, qu'à l'aube, comme je le faisais l'an passé, je suis allé errer dans les rues de la ville encore endormie. Or, il n'en est rien. Cette phrase est une réminiscence de l'an passé. Elle m'a traversé l'esprit pendant que je déjeunais, et si je l'ai notée aussitôt, c'est non pas pour